

L'Anniversaire.

Dès la porte, il demanda : —Est-ce que madame est rentrée ? —Non, monsieur. Ravusé, il retira sa main cachée derrière son dos. Elle tenait un gros bouquet de roses, un peu rococo, pas très élégant, mais dans lequel il avait mis tout son bon cœur d'être simple. Une joie luisait dans ses yeux, tremblait dans ses gestes, quand, dans la salle à manger, il posa le bouquet au milieu de la table, sur un vase fragile, l'arrangea avec tendresse. Puis il tira de sa poche un coquet écrin, le plaça sous une des deux ampoules. Alors, il regarda son épouse, riant tout seul. Maintenant, elle pouvait rentrer. Et, comme elle débordait, le brave garçon se frottait les mains. Elle avait un air tout à fait apaisant, cette salle à manger, une petite pièce chaude où tout relâçait, le parquet, le buffet à étager, le dressoir chargé d'argenterie, sur laquelle le grand feu mettait de courtes lueurs dansantes. Devant la cheminée, où flambaient de grosses bûches éroulées en braise, la table était dressée, une jolie table ronde et blanche, sur laquelle deux couverts se seraient sous une suspension de porcelaine. Et sur chaque serviette, bien proprement pliée, était posé un petit pain friand, qui donnait envie de mordre dedans, rien que de voir la croûte dorée et croustillante. Sept heures sonnèrent. Elle ne rentrait toujours pas. Maintenant, tout était prêt, il restait là, inoccupé, ne sachant plus que faire de ses mains vides. Il passa dans son cabinet et déplaça les journaux qu'on venait d'apporter. Mais il avait beau lire : "Les ministres se sont réunis... On nous écrit de Moscou..." Obligations seront remboursées... Tout ça lui était bien égal. Il pensait seulement qu'elle allait rentrer, et que, la porte ouverte, elle allait emplir l'appartement de sa clarté blonde et de son parfum. Comment cela se passerait-il ? Est-ce qu'il lui laisserait tout de suite un coin, en chachotant : "Mon aiméé ?" Non, il ne lui dirait rien. Il garderait une mine indifférente, très détachée, puis la prenant par la taille, tout doucement, sans avoir l'air de rien, il la conduirait jusqu'à la porte de la salle à manger, pour avoir l'extase de sa surprise et de sa joie. Et rien que de penser à cela, un tremblement le prenait aux épaules, secouait sa timidité d'un bonheur et d'une émotion. Des pas s'entendaient dans l'escalier : ce n'étaient pas ceux-là. O la vie, la personnalité des pas : les tristes, les joyeux, les insolents, les inquiets... Et comme reconnut tout de suite le joli pas rapide, le pas aimé, frôlant à peine les marches de son élégante bottine vernie. Vite, il voulut prendre son air indifférent, comme il avait convenu. Mais il ne put pas. Sa joie s'épandait. Alors il s'enfonça la figure dans son journal. Il lut : "On nous écrit de Moscou..." On nous écrit de Moscou... On nous écrit de Moscou... Et ce bout de phrase gambadait devant ses yeux, en cabriolets vertes, rouges, éperdument, sans qu'il pût lire une lettre de plus. Un coup de timbre. Elle entra, son porte-cartes à la main. Elle apportait dans ses fourreaux, dans son luxe chaud un peu froissé, toute la lassitude d'un après-midi de visites, de courses hâtives en coupé. Elle dit : "bonjour..." puis tira ses gants longs, d'un geste fatigué. A peine assise : —Dinons vite... Les Dombrot vont passer me prendre. Il m'emmènera avec eux à l'Opéra-Comique... Il eut une surprise peinée. —Comment, mignonne, vous voulez sortir ?... Moi qui avais rêvé que nous passerions la soirée ensemble, au coin du feu, comme ça... Je me faisais une fête... Elle était allongée sur une chaise basse, tournant ses jolis pieds devant la lampe. —Voyons, mon cher, vous n'êtes pas raisonnable... Pour une fois que je désire sortir... Pas mon habitude, je suppose... Les Dombrot m'ont invité très aimablement. Comme je ne suis pas gâtée au fait de théâtre, j'ai accepté avec plaisir. Voilà... Maintenant, si vous me défendez d'y aller, mon maître, si vous faites sortir le poste de vos droits, je m'indignerai... Vous avez le gendarmier pour vous, je sais... Il posa son journal, ennuyé. —Voyons, ma chérie, ne vous montez pas... Je ne pense pas le moins du monde vous empêcher d'accepter ce plaisir. Vous me reprochez de ne pas vous conduire au théâtre... Vous avez bien que je suis souvent occupé, le soir... Et justement, aujourd'hui, j'avais ma soirée libre, et je m'étais dit...

—C'est bon... je resterai... —Mais pas du tout, mon aiméé... pas du tout... Nous allons dîner vite... Puis vous irez très très belle... Et quand les Dombrot viendront... —Je vous dis : je resterai... Je n'ai plus envie d'y aller, maintenant... Elle quittait ses fourreaux, son exquise capote vieux rose, les jetait sur le canapé, avec une rage brusque. Il la regardait, malheureux. Toute sa grande joie s'en était allée. Et il restait affaissé sur son fauteuil, énérvé par cette querelle inutile, si imprévue, qu'il ne comprenait pas, dans une lassitude triste. Elle s'était rassise au coin du feu, les mains jointes autour de son genou, indifférente. Il cherchait, ne trouvait plus rien à lui dire. Ce fut elle qui occupa le silence : —A propos, j'ai invité Paul Begou à dîner demain... Il est très bien, ce garçon... —Ah ! —Quoi ! ah !... Pourquoi dites-vous : ah !... —Mais, ma chérie, pour rien... pour rien du tout... J'ai dit : ah ! comme j'aurais dit : oh !... comme j'aurais dit : tout simplement... Elle avait relevé sa frimousse blonde, un défi aux lèvres. —Non... Est-ce que vous auriez l'intention de me faire une scène de jalousie ? Il baissa la tête, sans répondre. Pourquoi cette lutte sans motif, sans but ? Elle n'était pas ainsi, d'ordinaire. Et une inquiétude soudaine germa en lui, le poignet d'une douleur intense, le soupçon que cette surexcitation inexplicable cachait peut-être une souffrance, un remords, la déchéance d'une première faute. Mais cette idée effleura à peine la confiance seraine de son cœur simple. Et tout de suite il s'en voulut de cette pensée mauvaise. Il se dit qu'elle était fatiguée par de longues heures de visites, de conversations insipides avec des gens ennuyeux, de solitude dans le capitonnage bleu de la voiture, sous le ciel blême et la pluie élaquant contre les glaces. Mais tout de même, sa joie était gâtée de la savoir ainsi. Elle continuait, s'exaspérant : —Non, vous savez, vous tombez mal... Je suis horriblement nerveuse, agacée... Du reste, mon cher, j'aime mieux vous prévenir tout de suite : le jour où vous vous mettez en tête d'être jaloux, je ne sounais plus qu'une chose : le divorce... Il reçut le mot en pleine figure et devint un peu pâle, car elle l'avait lâché crûment, presque brutalement. Elle s'était levée, s'accouda à la cheminée, maintenant très calme. Huit heures sonnèrent. Dans la rue, la pluie sanglotait sa plainte lente. Il passait dans la salle à manger, lui derrière elle, les bras moués. La petite pièce était refroidie, dans l'attente. Il y traînait comme une bouderie d'abandon, une rancune de coquette délaissée. Sur la table, le dîner était servi, déjà froid. Les petits pains amollis n'avaient plus leur moelle appétissante. Et au milieu de la nappe, le pauvre bouquet oublié s'affaîssait avec un air malheureux, une gêne d'étranger venu sans être invité, et qui se dévina important. Elle regarda les fleurs, distraite. —Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ? Alors il dit timidement, avec une tristesse humble : —Ma chérie, c'est aujourd'hui l'anniversaire de notre mariage. LA BAGUE D'OPALE. Il y a à ton doigt fin une bague exquise que tu portes sans cesse, et c'est la plus délicieuse des opales qui se meurt entre deux diamants. La matière en est rare, les diamants brillent d'étrange façon, l'eau violacée de la pierre semble se veiner d'un sang rosé presque humain. Tu la contemples souvent, amoureuxment, avec un sourire de songe, et tu lis aussitôt dans mes yeux la jalousie de ton secret. D'où tiens-tu ce bijou et quel prix attaches-tu à cette pierre fatale pour la garder si dévotement, toi qui égares tant de choses et dont la tête folle ne sait plus rien se rappeler ?... Dis, l'avez-vous achetée, cette bague délicieuse, perdue et cédée ? A quel moment, dans quelle ville, chez quel orfèvre avez-vous penché vos deux têtes au-dessus des écrins et des pierres et avez-vous choisis, les yeux dans les yeux, tout émus d'avoir en ensemble la même pensée, tout ravis de la rencontre exquise, ce bijou secret qui a lié vos deux cœurs ? Je songe parfois à ces choses lointaines et qui ne furent peut-être pas avec l'indifférent regret de ne pas savoir ton passé mort, et mon imagination harmonise les rêves les plus fantastiques. Mais toi, calme et seraine, qui lis mes yeux comme un livre ouvert, et qui ne veux rien dire à mon regard suppliant, tu me chuchotes avec le plus précieux et le plus mystérieux de tes sourires : "Vous êtes fin, mon ami, elle me vient de ma mère..."

LES Artistes Italiens A PARIS. La liste est longue des artistes italiens, chanteurs, comédiens ou danseurs, qui, depuis trois quarts de siècle pour le moins, de la Persiani, la merveilleuse cantatrice dont Rossini disait : "Ce n'est pas une chanteuse, c'est le chant", jusqu'à M. Ernest Novelli, l'admirable comédien qui triomphe en ce moment au théâtre Sarah Bernhardt, la liste est longue des artistes italiens qui sont venus demander ses suffrages au public parisien. Pour tous les artistes étrangers, et il faut nous en réjouir, car nous en profitons, Paris a toujours été l'objectif souhaité. A nous d'eux, quelque célèbre fut-il dans son pays, ne voulait jamais être assuré de sa gloire, avant que celle-ci fût consacrée par Paris. C'est ce qui nous permet d'apprécier en ce moment Novelli, c'est ce qui nous donna la joie, il y a deux ans, de connaître la Duse, dont tous ceux qui ont souci du grand art théâtral attendent impatiemment le retour, cette Duse, impeccable et divine qui est la plus exquise, la plus parfaite, la plus idéale comédienne qu'il nous fut permis d'admirer. Antrefois, les artistes italiens avaient à Paris une maison à eux : le théâtre Ventador, qui fut surtout pendant le second empire, le rendez-vous de tout ce qui de la capitale comptait de charme et d'éclatance. Que de gloires artistiques ce théâtre Italien vit passer sur sa scène ! Nos jeunes et charmantes lectrices ne les ont point connues fort heureusement pour leur belle chevelure exempte de fil blancs, ni le leur départ de présentations. La Pasta : c'était la plus belle des Norma. Bellini disait que l'on ne savait ce qu'il fallait le plus admirer de la voix de la Pasta ou de ses bras, que le bon Dieu, ajoutait-il, avait dû mouler dans un bloc de marbre. La Cravelli, devenue la baronne Vigier, qui créa les "Vespri sicilienne". La Frizzoloni, la Gilda de "Rigoletto", dont les vocalises soulevaient les braves de la salle. Carlotta Grisi, célèbre autant par son art que par son impeccable beauté, et dont la sœur, Giuletta Grisi, qui fut une danseuse émérite, inspira la muse de bien des poètes. Borghi-Mamo, la créatrice de la "Forza del Destino", de Verdi, qui mettait tant d'âme dans son jeu, qu'elle ne sortait jamais de scène sans se trouver mal, ce qui faisait dire plaisamment à Verdi : "Elle se trouve mal, elle est la seule !". Les deux sœurs Marchisio, contralto et soprano, qui interprétaient "Semiramis", de Rossini avec un inimitable talent. Albini, qui triompha dans tout le répertoire, qui fut sublime dans le "Matrimonio Segreto", de Cimarosa, et dans Fidès, du "Prophète", qu'elle obtint à l'Opéra et dont Théophile Gautier, faisant ainsi allusion à sa taille un peu trop épaisse, disait : —C'est un éléphant qui a avalé un rossignol. Les artistes hommes n'étaient pas moins l'objet de l'admiration du public. C'étaient Tamburini et Lablache, deux chanteurs qui n'ont pas été remplacés ; c'était Bancini, qui créa "Matilde de Sabran", de Rossini. C'était Mario qui hors du théâtre portait le titre de duc de Candia. Mario fut le plus beau et le plus parfait des ténors. Ses triomphes aux Italiens ne se comptaient plus. Il eut la malencontreuse idée de débiter à notre Opéra français ; il n'y fut point goûté, et, après deux représentations attristantes, il réintégra le théâtre des Italiens. Pour chercher une excuse à sa défaite, il prétendit qu'on ne pouvait résumer à l'Opéra qu'à la condition de orier et non de chanter. Ce à quoi Nestor Roqueplan, alors directeur de notre première scène répliqua dans un petit journal satirique : "M. Mario a peut-être raison en disant qu'il faut orier à l'Opéra ; mais il ignore que pour orier il faut avoir de la voix et hélas ! M. Mario n'en a plus". C'était Naudin que Meyerbeer allait chercher aux Italiens pour lui confier la création de l'Opéra de "l'Africain". C'était Giulina, un ténor délicieux, qui, dans la "Favorite", faisait trémurer l'air fameux : "Ange si pur..." Donizetti, toujours modeste, disait à ce propos :

—Si tous mes interprètes chantaient "la Favorite" comme Giulina, je croirais que j'ai fait un chef-d'œuvre. C'était Zucchini le plus célèbre des chanteurs bouffes de l'Italie, qui triomphait dans Barolo du "Barbier" et qui créa à Paris "Crispino et la Comare" des frères Ricci. C'était Delle Sedie, le baryton de "Rigoletto", que les critiques les plus sévères admiraient sans réserve et qui, à leurs yeux, personnifiait l'art du chant italien. C'était Franchini qui chanta d'inimitable façon "Lucie de Lammermoor". C'était Bellini qui étonnait "Rigoletto" avec son charme et un art dont Verdi lui-même était enthousiasmé. C'était Rubini le créateur de "I Puritani". C'était Negri un ténor ravissant qui chanta le "Polyctes" de Donizetti avec un art merveilleux. C'est, un peu plus près de nous, Nicotini, un Italien par la carrière, un Français par la nationalité ; il s'appela de son nom : Nicolas. Ténor délicieux, il avait épousé la Patti qu'il faut compter aussi au nombre des illustrations du chant italien, car, bien que née en Espagne, la Patti, issue de parents italiens, a fait toute sa carrière, et quelle carrière ! dans l'Italie. Maszuni, qui a créé à Paris "Aida", que Verdi lui-même a fait travailler, et qui continue à initier nos amis de Saint-Petersbourg aux beautés des opéras italiens. C'est enfin Tamagno, que nous avons tous applaudi à l'Opéra, dans "Otello", où il est tout simplement inimitable, Tamagno, que nous reverrons, il faut le souhaiter. L'Italie prodigue nous a offert aussi l'occasion d'applaudir de grandes danseuses : la Tagliioni, la Ferrario, la Ferraris, la Sangalli, toutes plus légères et plus belles les unes que les autres, la Bozachi, une idéale danseuse, qui créa à l'Opéra "Coppélia" de Léo Delibes, et qui gerbe trop tôt fançonnée à Paris pendant le siège, à peine âgée de vingt ans. C'est maintenant la Zambelli, que M. Gaillard est allé chercher à la célèbre école de danse de Milan, et dont la science, la grâce et le charme n'ont rien à envier à ses illustres devancières. Le chant et la danse, représentés si magistralement, n'ont pas empêché l'Italie de nous envoyer des comédiens et des tragédiens admirables : la Ristori qui affola Paris pendant un quart de siècle, qui, venue de marque Capranica del Grillo, vit maintenant à Rome, entourée d'un universel respect. Salvini et Rosci, deux tragédiens puissants, dont l'un triompha dans la "Morte civile" et dont l'autre fut sublime dans "Otello". C'est, enfin, Novelli, dont on peut en ce moment admirer le talent, et c'est surtout la Duse. Enfin, dans cette nomenclature d'illustrations italiennes, nous ne saurions à notre devoir en ne saluant pas le nom de Francoini, dont le descendant, M. Charles Francoini, directeur du Cirque d'Hiver, est un vrai Français de France, mais dont l'aïen, né sous le ciel bleu de l'Italie, est venu chez nous donner à l'hippique un développement considérable. Saluons aussi la dynastie des Corvi, des Cinielli, des Chiarini et des Gnerra, dont les descendants apportent à nos cirques français l'appoint de leur agréable talent. Citons enfin quelques maîtres chorégraphes : Rota qui mit en scène à l'Opéra les ballets : "Les Masques", et un autre, "Blanc et Noir", dont la musique est de Giorza. —Ce nom de Giorza ne vous dit rien ? Giorza est l'auteur de l'air qui fut populaire à Paris, de "Ah ! fête alors si ta sœur est malade" —Manzotti, l'auteur de "l'Excelsior", qui fit courir tout Paris à l'Eden. Paris a applaudi les célèbres artistes italiens en tout genre. S'il en existe encore qui ne soient point venus nous demander nos suffrages, qu'ils accourent : nos bravos les attendent. X.

LA CANNE DE BALZAC. Balzac était moins un homme d'inspiration qu'un homme d'étude, de comparaison, de réflexion. C'était l'aide d'un persévérant labeur dont les ouvriers typographes de nos imprimeries ont longtemps conservé le souvenir, qu'il composait ces petits tableaux charmants et vrais dans lesquels se reflétait la société contemporaine. C'est là une des grandes qualités de Balzac. S'il a représenté son temps, c'est en suivant les préceptes du poète : Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage. Que de pages péniblement écrites, revues, corrigées, ratées, augmentées ! Que d'épreuves presque illisibles ressemblant à des cartes de géographie ! Combien de fois n'a-t-on pas entendu les compositeurs s'écrier : "J'ai fait mon heure de Balzac, à un autre !". Le grand rêve de Balzac était le rêve des millions, le désir immodéré de passer à l'état de nabab. Il avait l'instinct des inventeurs. Il s'était livré de bonne heure aux sciences mathématiques, à la chimie. Il eût pu laisser des découvertes utiles, mais tel qu'il était, incessamment harcelé par les libraires, il lui manquait toujours quelque chose pour réussir dans ses combinaisons commerciales. C'était comme lorsqu'il bâtissait la maison des "Jardies", dont il s'était constitué l'architecte. La maison bâtie, il n'y manquait que l'escalier. Ce diable d'escalier manqua toujours à Balzac, et cependant, tout à la maison des Jardies, peut-être n'avait-il pas si grand tort de l'avoir oublié. L'homme de lettres a un si grand besoin de solitude et de tranquillité pour son travail, il lui déplaît tant d'être dérangé à toute heure pour les besoins de la vie, que je connais qui voudraient ne pas avoir d'escalier. Balzac aimait d'ailleurs en tout l'originalité. Il possédait notamment une canne qui a fait beaucoup de bruit dans son temps ; elle a inspiré un joli roman à Mme Emile de Girardin et servi de thème moqueur aux petits journaux qui comparaient Balzac à Alcibiade coupant la queue de son chien, pour occuper l'attention des Athéniens. Balzac n'était pas en effet étranger à ce genre de vanité. Il aimait qu'on parlât de lui en bien ou en mal, et redoutait par-dessus tout l'indifférence du public. Il croyait que la bizarrerie de son existence aiderait à la réputation de ses œuvres. On savait qu'il s'enveloppait pour travailler dans une robe de chambre, qu'il s'entourait de toutes les élégances du luxe, aussitôt qu'un rayon de la fortune pénétrait chez lui, qu'il jonait un grand seigneur afin d'éblouir les belles dames du faubourg Saint-Germain. Il portait fièrement l'écusson des Balsac d'Entragues sur son coupé de louage ; il avait sa stalle au balcon du Théâtre Italien, sa place dans l'avant-scène de l'Opéra qu'on appelait "loge infernale", à côté de MM. Lantour Mézery, de Boigne et d'autre aimables et spirituels garçons de l'époque qui n'avaient rien de satanique, mais qui étaient censés faire le destin des artistes. Cette vie, que Balzac ne menait que dans l'intervalle de ses travaux, véritables travaux forcés pendant lesquels il ne quittait pas sa chambre, et ne recevait que des éditeurs, cette vie de fêtes, de bruit, de dissipation entre deux romans lui plaisait, mais surtout il la jugeait utile à ses intérêts. Il recherchait la fortune aussi bien que la gloire. Celle-ci vint la première, et l'autre se fit malheureusement trop attendre. Il mourut en 1850, au moment où elle commençait à lui sourire. Un éditeur qui lui avait gardé un peu rancune à la suite de certains démêlés, M. Werdet, a publié jadis quelques détails assez piquants sur la fameuse canne aujourd'hui oubliée. Le peintre des mœurs du XIXe siècle, qui avait charmé la société parisienne et s'était montré particulièrement plein d'égards pour les femmes, dont il prolongait avec coquetterie, dans ses romans, l'empire et la beauté, recevait fréquemment des marques de la reconnaissance du beau sexe, des témoignages d'admiration et de sympathie, bijoux, saphirs, émeraudes, et l'idée lui vint un jour d'envoyer tous ces dons prononçant d'amies, la pittoresque inconnue, chez le célèbre bijoutier Gosselin, avec ordre d'en faire une tête de canne. C'est à la prisonnière de la garde nationale, surnommée "l'Hotel des Haricots", qu'il donna un grand repas. A plusieurs de ses amies, que Balzac conçut ce merveilleux projet, qui ne lui avait pas que d'être empreint d'un peu de fantaisie.

L'intérieur de la tête de canne devait être creux pour y pouvoir placer des cheveux, étrangers, bien entendu, à toute tête masculine. Gosselin sembla à celle d'un tambour-major, des pierres que Balzac lui avait confiées, et l'auteur de la "Comédie humaine," tout triomphant, porta partout ses trophées avec lui. Un jour, la fameuse canne s'égarait, et Balzac éprouva une agouisse mortelle. M. Werdet a raconté ainsi ce petit épisode. "Fût-ce un caprice de cette canne volage, désireuse de changer de maître, fût-ce étonnerie impardonnable de son heureux possesseur ? "Qu'il y a de certain, c'est qu'au moment du départ de Balzac, sa fameuse canne ne se retrouva pas, elle avait disparu. Vainement nous cherchâmes dans tous les coins et recoins de l'appartement. Point de canne, nulle part. "L'illustre écrivain était en proie à une inquiétude extrême, ses traits étaient bouleversés : "Messieurs s'écriait-il, à chaque instant, assez de ce jeu oruel ; je vous en supplie, au nom du ciel, rendez-moi ma canne." Et il s'arrachait les cheveux ; mais nous ne pouvions pas lui rendre ce que nous n'avions pas. Son désespoir me rappelait involontairement, sauf une légère variante, la parodie de Boileau sur la perruque de Chapelain. O rage, ô désespoir, ô ma canne ma canne ! N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ? "Il était vraiment en lutte à un violent désespoir. J'étais certain qu'aucun de mes amis qui se trouvaient là, et qui étaient aussi les siens, n'aurait été assez barbare pour cacher le précieux bijou. J'offris alors à son propriétaire désolé de prendre un cabriolet et d'aller, nouveau Christophe Colomb, à la recherche de la canne. J'étais résolu à aller la demander dans tous les lieux sans exception où notre grand étourdi aurait fait des visites. Il accepta. Je revins au bout de deux heures qui avaient paru deux siècles de tortures pour lui. Hélas ! trois fois hélas ! je ne rapportai rien... A cette accablante nouvelle, notre grand romancier s'évanouit. Quand il reprit ses sens, je lui dis : "Alors, ne vous désespérez pas ainsi. Je vais courir chez votre loueur de voitures, 118, rue de Bas ; peut-être l'avez-vous oubliée dans votre coupé ? C'est ce que nous aurons dû vérifier tout d'abord, mais on ne s'avise jamais de tout ; et c'est d'ordinaire au moyen le plus naturel, le plus simple, qu'on n'a recours qu'à la dernière extrémité. Il ne voulait à aucun prix me quitter ; j'étais sa dernière planche de salut, il s'attachait à mes pas à mes habits, il faisait peine à voir. Nous tombâmes comme une double bombe chez le loueur de voitures. Notre coupé n'avait pas été visité, nous y courûmes ; la magnifique canne s'y trouvait, nonchalamment couchée dans un coin. "Qu'on juge de la joie d'Honoré en retrouvant son inséparable compagne, cette partie intégrante de son être, dont l'absence lui avait été aussi sensible qu'aurait pu être pour lui la perte du manuscrit inédit et terminé d'un de ses chefs-d'œuvre ? A parler franchement, nous doutons de l'évanouissement de Balzac, et le récit badin de M. Werdet ne nous inspire pas une confiance absolue. Nous trouvons aussi que les mots de "notre grand étourdi" sont un peu bien familiers. "Honoré" tout court, en présence de la renommée de l'auteur de la "Comédie humaine", ne semble pas du meilleur goût. Si Balzac a eu des torts vis-à-vis de son éditeur, il faut convenir que M. Werdet lui lui a fait payer un peu cher ; n'importe. Quant à la canne, qu'est elle devenue ? Si elle existe encore, son possesseur devrait la déposer dans un musée. Ne ferait-elle pas bien, par exemple, à l'hôtel Carnavalet ? Preuve de gratitude. New York, 14 juin.—Il est suggéré, dit une dépêche de Paris au "Herald" que, en commémoration de la sympathie montrée par le président Roosevelt et les Etats-Unis dans la récente catastrophe de la Martinique, une rue de Paris soit nommée rue du Président Roosevelt, et qu'une plaque relatant les faits soit placée à chaque extrémité de cette rue. La Société Française des Amis de l'Art fait faire une gravure du portrait de Mme Roosevelt peint par M. Chartran, et cette gravure fera partie de l'album donné chaque année aux souscripteurs de la société. Poursuite abandonnée. Portland, Oregon, 14 juin.—La poursuite de Tracy et Merrill, les forçats évadés, a été abandonnée et les troupes d'Etat renvoyées chez elles. Le gouverneur Geary a doublé la récompense offerte pour la capture des fugitifs, vivants ou morts. Cette récompense est maintenant de \$4,000.

L'ETENDARD. Reconvertie d'un épais tapis neige et de glace, la terre sembla une mer, enveloppée dans un blanc linceul. Sous le ciel gris de cet après-midi d'hiver, il y avait de la nature endormie, et à travers les champs vides et abandonnés, résonnait comme de lointains coups de cloche, comme un glas de mort... la mort de l'été et de ces choses... Au milieu de la plaine désolée, dans la campagne morte, se dressa une croix de pierre, une grande croix blanche, et là-dessus, pantelant, saignant, meurtri, avec des gouttes de sang coulant sur son front pâle, le Christ peuché sa tête blême et s'enfonça les pointes de la couronne d'épines... Or, au pied de la croix de pierre, à ses côtés, parmi des morceaux d'osier, des débris de chaumais et des éclats d'obus, un cheval git sur le flanc, le ventre ouvert par la mitraille, laissant échapper de la plaie béante un paquet de viscères... A côté de lui est étendu, mort son cavalier. C'est un porte-drapeau, à la figure imberbe. Entre ses mains crispées il tient encore le bois de l'étendard. Le morceau de soie aux trois couleurs, taché de boue, maculé de sang, orné d'or, s'étale sur les marches du calvaire, les renouant comme une nappe d'autel. Pour sauver ce drapeau des mains de l'ennemi, ce soldat est venu offrir au Dieu de pierre, il lui en a fait don, et dans le soir qui tombe, dans l'obscurité environnante, le drapeau forme encore une tâche claire... blanche comme un voile de vierge... bleue comme un pan d'azur... rouge comme une plaque de sang... Le Christ semble relever sa tête affaissée ; il considère le drapeau étendu à ses pieds. Il accepte ce suprême hommage et il paraît fixer le soldat... Dans la ténacité compacte, leurs regards à tous deux se croisent. Les yeux vitreux du mort contemplant les yeux de pierre du Christ ; il se comprennent et se pénètrent. Autour de leurs deux fronts vient se former une même auréole, car tous les deux, le Grand Crucifié, comme le petit soldat, furent des martyrs, l'un pour l'Humanité, l'autre pour la Patrie... Déjeuner chez le Sénateur Hanna. Washington, 14 juin.—Le président Roosevelt, le secrétaire Root et le directeur général des postes Payne ont déjeuné ce matin avec le sénateur Hanna, à sa résidence au square Lafayette. Durant le repas et après la question de réciprocité avec l'île de Cuba a été discutée, mais la discussion n'a porté que sur les lignes générales du projet. La réception faite au message dans lequel le Président affirme son attitude a également été discutée. L'impression générale est que le Président a poussé l'affaire aussi loin qu'il lui était possible. D'autres sujets ont été traités d'une façon générale. Ceux qui étaient présents ont refusé de parler de l'objet de la réunion. Ils prétendent que le déjeuner n'avait aucune signification politique, et pour corroborer cette assertion disent que les dames ont pris part au déjeuner. Le sénateur Hanna est parti ce soir pour Cleveland où il doit assister au mariage de sa fille. HISTOIRE ETRANGE. New York, 14 juin.—Un Italien qui était connu ici comme Carlo Cattapani, marquis de Cordova, et avait disparu samedi dernier soir de sa pension en cette ville, a été trouvé ce matin attaché à la voie du chemin-de-fer New York Central, rue Cent-Quinze et Rivière du Nord. On l'a mené à un hôpital où il a fait sa déclaration. Le médecin de l'hôpital croit qu'il a été empoisonné. Lorsque Cattapani est arrivé ici, il a dit qu'il était venu chercher des documents provenant de son père, à une succession de valeur en Espagne. Samedi dernier il a dit à la propriétaire de la pension qu'il allait à la rencontre d'un homme qui lui remettrait tous les documents requis moyennant une récompense de \$100. Kid Lavigne atteint d'aliénation mentale. Stockton, Cal., 14 juin.—Kid Lavigne, le pugiliste bien connu et l'hôpital de détention, atteint d'aliénation mentale. Les médecins doutent de son rétablissement. Dans sa lutte récente avec Britt, Lavigne s'est fait mal au bras qu'il avait précédemment cassé, et on croit que c'est en partie ce qui a déterminé la folie dont il est atteint.